



Albert Thibaudet. La passion des ressemblances

COMMUNICATION DE JEAN ROUSSET
A LA SEANCE MENSUELLE DU 3 MARS 1987

Sur cette œuvre abondante, foisonnante tant ses orientations et ses champs d'action sont divers, j'adopterai l'un des points de vue possibles, au risque de la trop simplifier ; il s'agira d'une forme constante de sa démarche : la passion des ressemblances¹.

La formule n'est pas littéralement celle de Thibaudet, qui parle de « sentiment des ressemblances » ; je dis « passion » pour souligner l'insistance, l'ubiquité, parfois la pointe d'excès ou de paradoxe qui commande le comportement d'un « collectionneur un peu maniaque de rapprochements » — c'est ainsi qu'il lui est arrivé de se définir. « Le démon de l'analogie » conviendrait aussi à ce mallarmiste de la première heure pour désigner un pouvoir de mise en rapports qui reçoit dans les textes du critique toutes sortes de noms et de nuances : affinités, correspondances, similitudes, traits communs, parallèles, transpositions, superpositions et, bien sûr, comparaisons : « La critique, par un certain côté, c'est l'art des comparaisons » (*Réflexions sur la critique*, p. 131).

Dans un des rares livres où il se soit livré à un début d'autobiographie (un livre sur *Cluny*, Émile-Paul, 1928), Thibaudet rappelle qu'il était de Cluny, mais aussi de Tournus : Cluny pays de sa famille maternelle où il passait ses vacances d'enfant, Tournus pays de sa famille paternelle. Et voici son commentaire : « Pas de familles sans bilingues... Une famille, c'est deux familles, comme un œuf sur le

¹ Une première version de cet exposé a été présentée à Tournus en septembre 1986, lors d'un colloque Albert Thibaudet organisé pour le cinquantenaire de sa mort.

plat c'est deux œufs sur le plat... Pour l'enfant, il y a celle de son père et celle de sa mère, il y a la perpétuelle comparaison de deux langues, de deux états humains, et voilà la gymnastique du sens critique... Entre Cluny et Tournus, l'exercice de la comparaison était rendu facile à des enfants par la différence de climat des deux familles. » Puis, généralisant son cas personnel, il continue : « Quand on y regarde bien, la moindre parcelle de vie bourguignonne implique ce contraste, ce dialogue et ce mariage d'un Nord et d'un Sud. Le Nord : Buffon, Bossuet et Rude ; le Midi : Lamartine, Greuze et Prudhon. »

On le voit ici dans l'une de ses pratiques familières : observant un *dialogue* entre deux entités contrastées, le Nord et le Sud bourguignon, il construit deux séries parallèles, en l'espèce deux triades, qui impliquent à la fois différence entre les deux *climats* et ressemblance à l'intérieur de chaque série. Il systématisera cette première expérience lorsqu'il écrira que le travail du critique consiste à « établir des "suites" d'écrivains, à composer des familles d'esprit, à repérer des groupes qui se distribuent et s'équilibrent dans une littérature ».

Au vu d'un tel programme, nous comprenons que cette critique se meut dans l'histoire, dans la durée, selon un de ses mots-clés, et qu'elle réorganise cette histoire en en tirant des « raisons générales », en pratiquant « l'exercice de ces belles facultés humaines : le classement et la continuité ». Or, classer, « c'est mettre de la logique et du "discours" dans le hasard littéraire » (*Réflexions sur la critique*, p. 135).

Mon propos, ce sera de classer à mon tour le modèle de classement, de formalisation de ce grand analogiste. Son goût de l'analogie universelle, il l'avoue dès le *Mallarmé*, son premier livre de critique et le premier livre sur Mallarmé (en 1912) : « La vérité est que tout est analogue à tout, et qu'un esprit subtil entre deux objets découvre l'analogie qu'il voudra, comme un poète exercé réunit toujours deux rimes quelconques en un distique » (p. 449 ; rééd. de 1928).

J'entre maintenant dans le vif de mon sujet, en proposant mon propre classement. Les faits à grouper — des écrivains et des œuvres — obéiront aux deux catégories générales du nombre et du temps. Quant au *nombre*, les termes à rapprocher se réuniront soit par deux : ce sera le couple, soit par plus de deux : les ensembles, Thibaudet parle volontiers de série ou de chaîne.

Si on combine ces deux types avec le *temps*, on les classera soit dans leur simultanéité, soit dans leur succession. Comme on va le voir, ces diverses combinaisons sont appelées à une grande fécondité dans cette œuvre.

Je commence par les couples, et par cet aveu d'une intuition première : « j'ai le sentiment d'habiter une littérature qui vit sous la loi du couple ; (...) le couple est l'unité féconde, dynamique » (*ibid.*, p. 138). Cette « littérature couplée » serait le propre de la France, à la différence des grandes littératures voisines orientées sur un pôle dominant — Dante, Shakespeare, Goethe —, la littérature française exclut toute « centromanie », elle impose « le système des parallèles », c'est-à-dire des paires symétriques qui prennent ici une valeur quasi symbolique.

À un Allemand qui lui demandait quel livre exprimerait le plus complètement le génie de la littérature française, il répondit : « Prenez le petit *Pascal* de Cazin avec les notes de Voltaire... Ce dialogue Pascal-Voltaire, ce contraste, cette antithèse vous donnera précisément la littérature en son mouvement de dialogue vivant,... de continuité qui change » (*Réflexions sur la littérature*, t. II, p. 136). Et pour mieux faire comprendre à son interlocuteur cette pérennité dans le dialogue, il ajoutait qu'il placerait, à côté du « petit Cazin », l'*Entretien avec M. de Saci*, le débat pascalien avec Montaigne. Qu'on y ajoute, comme il le fait ailleurs, le dialogue Valéry-Pascal, autre antithèse, voilà trois couples superposés et entrecroisés en une trilogie où l'on voit Pascal jouer le rôle de pivot dans une dramaturgie permanente.

On s'en est déjà aperçu, la notion de dialogue est inhérente à la pensée du critique, qui fait dire à son porte-parole des *Princes lorrains*, petit essai en forme de dialogue fictif : « J'inscrirai bientôt sur la porte de cette bibliothèque : “ Le monologue n'entre pas ici ! ” La bibliothèque est la fille du dialogue » (p. 97).

C'est que les livres dialoguent entre eux, se lisent les uns à travers les autres. Nous voilà tout près de l'intertexte généralisé de Borgès ou du palimpseste de Genette.

Ces couples mis en dialogue, je vais les répartir, ce sera mon mode de classement, en horizontaux et verticaux ; horizontaux, ils sont *contemporains* ; certains sont attendus et pour ainsi dire nécessaires : « Descartes et Pascal, Bossuet et Fénelon, Corneille et Racine, Voltaire et Rousseau... », ceux-ci sont donnés par la tradition, qui confirme Thibaudet dans sa vision binoculaire ; il n'a pas de peine

à en ajouter de son crû : Chateaubriand-Madame de Staël ou « ces deux poètes dont les natures se balancent et se complètent, Lamartine et Hugo », ou encore Taine-Renan, Zola-Bourget, Jaurès l'Albigeois-Barrès le Lorrain, etc. Étant contemporains, ces « binômes » ont conscience de leur opposition, leur relation est souvent polémique.

Il n'en est pas de même des couples *successifs*, puisque c'est l'historien qui les constitue. Thibaudet voit dans leur existence une loi, « une loi qui fonctionne d'un siècle à l'autre, des génies antithétiques ou symétriques se répondent ». Antithétiques : par exemple Pascal et Voltaire, déjà rencontrés, ou ces deux poètes de la volonté Corneille et Balzac (celui du dix-neuvième siècle), « fondateurs et instituteurs de la littérature française, celui du théâtre et celui du roman » (*Histoire de la littérature française au XIX^e siècle*, p. 226). Symétriques : Montaigne et Bergson ou Rabelais et Cervantès, les romanciers critiques par la parodie ; ce peut être deux œuvres : le *Phèdre* de Platon et la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, où deux poètes se font critiques.

Horizontales ou verticales, les dualités complémentaires sont nécessaires à la bonne respiration d'une culture aussi bien qu'à la démarche constante de Thibaudet ; ce ne sont pas seulement des auteurs ou des oeuvres qui sont appariés, ce sont les grandes entités alternatives : classicisme et romantisme, Nord et Midi, Province et Paris, ou bien, héritiers et boursiers qui viennent des *Déracinés* de Barrès, avocats et professeurs quand il s'agit des mécanismes de la vie politique française. Sur ces dichotomies plane la référence fondatrice : l'opposition des deux ordres, des deux styles, le dorique et l'ionique, l'ordre mâle et l'ordre féminin, les Éléates logiciens et dogmatiques, les Ioniens empiristes, Parménide et Héraclite, « l'éternel dialogue d'Ionie et d'Élée », voilà le double pilier qui soutient l'édifice permanent offert à l'amateur de symétries. S'il lui fallait pourtant choisir ? « Je me sens plutôt héraclitéen, l'ionien tolérant » (*Réflexions sur la critique*, p. 190) ; c'est que l'ionien comprend son partenaire dogmatique, qui ne le lui rend pas et ferme le dialogue (Brunetière, Benda).

Voilà pour les couples. J'irai plus vite sur les groupes de plusieurs unités ; ce sont également des instruments de mise en forme dont cette critique ne pouvait se passer. Je reprendrai les combinaisons avec les variables temporelles dont j'ai déjà fait usage : dans la simultanéité, l'outil cher à Thibaudet c'est *la génération* ou

pluralité contemporaine, qu'il dit recevoir de Sainte-Beuve ; il s'en sert, notamment, pour organiser son *Histoire de la littérature française au XIX^e siècle* : cinq générations de 1789 à 1914. À l'emploi, il en reconnaît la fragilité, il doit recourir ici ou là aux « demi-génération », aux « générations intermédiaires » ; outil commode et malgré tout pertinent : « Il y a des traits communs entre les esprits d'une même génération..., une manière commune de poser les questions avec des manières différentes de les résoudre » (*Réflexions sur le roman*, p. 188).

Mais comment découper du continu ? Grande objection pour le bergsonien. Ce qui doit être bien entendu, c'est que ces « rythmes » pris dans la durée littéraire sont une construction opérée par la critique : « La critique abstrait, construit, idéalise des ensembles contemporains : ce sont les générations » (*Physiologie de la critique*, p. 176).

Voici un exemple, celui de Gide, Proust, Valéry : nés autour de 1870, écrivant d'abord dans l'ombre, puis paraissant au grand jour *ensemble*, après la guerre de 14-18 : « Il faudra bien un jour les traiter en équipe, avec ce parallélisme de départ, de carrière et d'arrivée, qui ne peut être un hasard. » Récuser le hasard, c'est admettre, ici encore, l'éventualité d'une loi.

S'il y a des ensembles contemporains, il y aura aussi des groupements diachroniques, donnant lieu à des « suites », à des « séries » verticales ; une de « ces chaînes qui se développent dans le temps », c'est *le genre* : « notre littérature est commandée par l'existence des genres ». Ici, le critique travaille sur un instrument hérité, depuis longtemps codifié ; mais il précise aussitôt qu'il lui dénie tout caractère normatif pour les artistes, le genre est utile à la critique, il est « un de ces corps généraux à la fois abstraits et artificiels » que le critique doit se construire pour disposer les œuvres « en un ordre intelligible », car son métier est de se forger « des réalités idéales » ; il parle ailleurs de « systèmes » et d'« édifices dialectiques ».

Ces ensembles systématiques, fondés sur les ressemblances, transcendent les individualités et les œuvres particulières, en quoi Thibaudet devançait notre théorie littéraire actuelle — à laquelle je suppose qu'il aurait fait bon accueil.

Pourtant, par un effet de balance dû à son héraclitéisme foncier, et à son expérience de lecteur, d'expérimentateur du concert, il était loin d'être insensible aux différences, donc aux faits individuels. Un jour, Gabriel Marcel lui a reproché « un excès d'esprit classificateur » ; dans sa réponse, Thibaudet convient qu'« il n'y

a pas de critique digne de ce nom sans l'attention à l'unique », mais il ajoute : « Est-il bien sûr qu'il en existe une en dehors d'un certain sens social de la République des lettres, c'est-à-dire *d'un sentiment des ressemblances*, des affinités, qui est bien obligé de s'exprimer de temps en temps par des classements » (*Réflexions sur la critique*, p. 244).

Le scrupule qui s'exprime ainsi, c'est l'hésitation entre les deux directions que le travail de Thibaudet explore, sans choisir franchement entre l'une ou l'autre : l'attention à l'unique, c'est la critique ; le classement, la pratique des « corps généraux » en vertu de la passion des ressemblances, c'est la théorie littéraire.

*

Je terminerai par un regard plus appuyé sur un livre, l'un des plus vigoureux, où règne non plus le critique littéraire, mais l'historien et le philosophe des idées politiques ; un livre conçu tout entier sur le modèle des parallélismes et des analogies, où la différence tend à se réduire à des ressemblances ; pourtant la différence devrait l'emporter et de loin, puisqu'elle est dans un intervalle de plus de deux mille ans séparant deux civilisations et deux guerres : la guerre du Péloponnèse racontée par Thucydide et « cette seconde guerre du Péloponnèse » : la guerre de 14-18 vue par ce lecteur moderne de Thucydide, le caporal-cantonnier de 1917. *La Campagne avec Thucydide* fut rédigée à chaud, durant le printemps 1919, sur des notes prises pendant la guerre en marge d'un exemplaire de l'historien grec.

Nous assistons à un rigoureux exercice de superpositions et de correspondances commandées par l'esprit d'analogie : ces deux guerres générales — parce qu'elles sont générales — sont traitées comme « les espèces d'un même genre », leurs similitudes peuvent être rapprochées terme à terme, notamment leurs débuts et leurs conclusions : « 1914 répète 431... Thucydide a compris que la guerre du Péloponnèse était née automatiquement de la mise en présence et de la rivalité de deux systèmes d'alliance, et que les causes profondes, les vraies causes de cette guerre ne s'étudiaient qu'avec la genèse de ces deux systèmes d'alliance » (p. 70).

Cette position incite Thibaudet à reconnaître, à l'origine de la guerre de 14, une genèse analogue de deux systèmes d'alliance, et à voir, jusque dans le détail,

des symétries ; par exemple « les affaires de Corcyre font pendant à l'affaire de Serbie » (p. 231) : un incident en apparence véniel et périphérique déclenche le conflit.

Si « 1914 répète 431 », il en sera de même pour la fin des hostilités : « La situation de 404 et celle de 1918 présentent bien des analogies » (p. 251) : d'une part, l'un des camps n'accepte de conclure que lorsqu'il tient l'autre à sa discrétion ; et voici la clause : « Lysandre et Foch ont eu cette victoire » (p. 236), encore un couple, en position similaire, à grande distance ; d'autre part, ce que Sparte et ses alliés imposèrent à Athènes, c'est aussi ce que les Alliés de 1918 vont imposer à l'Allemagne : on réduit le vaincu à son territoire continental, sans le détruire comme État, pour que subsiste un contrepoids, d'un côté à Thèbes, de l'autre à la France. Et voici comment se justifient ces superpositions : « ce sont des questions analogues qui se posent, c'est une politique analogue qui se propose ou s'impose aux vainqueurs » (p. 244).

Cette lecture grecque de la guerre moderne entraîne l'amateur de correspondances analogiques à les étendre à d'autres conflits encore : « Comme Napoléon, Lacédémone est conduite à employer le procédé d'un blocus continental contre la puissance maritime d'Athènes » (p. 107).

Par un renversement significatif d'une chronologie où c'est l'ancien qui semble imiter le moderne (*comme Napoléon...*), on pourrait établir la formule d'équation : ce que Napoléon fut à l'Angleterre, Sparte le fut à Athènes. Formule encore extensive : toutes les guerres générales forment entre elles une même série homogène, en raison d'un « noyau d'identité » qui leur est commun. L'identité peut être, pour chaque exégète, rétrospective : Thucydide comprend la vieille guerre de Troie « à la lumière de sa guerre », alors que Thibaudet, à la lumière de 14-18 éclairée par Thucydide, voit « plus clair dans les guerres de la Révolution, de Louis XIV, de Charles-Quint ». Le passé et l'actuel finissent par se ressembler d'un bout à l'autre de l'histoire.

J'ai beaucoup simplifié, durcissant une démarche beaucoup plus souple, pour dégager en conclusion deux traits essentiels :

1. Si « 1914 répète 431 », si les différences historiques semblent se régler sur des modèles de similitude, c'est que l'histoire obéit à une « logique », à un « enchaînement de nécessités », bref à des « lois », Thibaudet ne recule pas devant

ce terme de *loi*, comme Thucydide déjà admettait des régularités, le *ktèma es aei*, constamment rappelé dans l'un et l'autre texte.

S'il y a des lois dans les désordres de l'histoire, c'est qu'une pensée fascinée par les ressemblances croit pouvoir en dégager « la permanence de formes » partout visibles sous les dissemblances : « on superpose, pour obtenir une réalité idéale, les périodes analogues ». On retrouve ici, hautement déclaré, le constructeur de « corps généraux », d'« édifices dialectiques » que nous avons vu à l'œuvre chez le critique littéraire.

2. Mais, si les analogies ont force de loi, conclura-t-on que « ce qui a été sera » ?, dira-t-on que l'avenir se laisse prévoir à partir du passé ? Il arrive à Thibaudet de le penser, quand il se montre inquiet, en ce printemps 1919, au moment où s'élabore une paix qu'il estime précaire et dangereuse : « La grande guerre laissera un monde européen pas très différent du monde grec que laissait la guerre du Péloponnèse. »

Il entrevoit l'exaspération des nationalismes et la déchéance de l'Europe, — tout en admettant $\frac{2}{3}$ d'imprévisible pour $\frac{1}{3}$ de prévisible : « La durée historique comporte autant d'imprévisible que la durée psychologique, l'histoire figure un apport incessant d'irréductible et de nouveau. »

La restriction est de taille. D'où cette conclusion : sans lois de l'histoire, « nous ne saurions vivre », mais sans les $\frac{2}{3}$ d'imprévisible, « nous vivrions à l'état de machines ». Sur ce plan aussi, l'attention à l'unique vient corriger la passion des ressemblances.

*

Je le sais bien, Thibaudet était un promeneur épicurien, un appréciateur du concret, l'héraclitéen qui ne s'est jamais séparé de son Montaigne ; il avait tellement le sens de l'unique qu'il a consacré nombre de ses livres à des auteurs individuels. Je crois pourtant qu'il ne serait pas lui-même, qu'il n'aurait pas écrit ses livres tels qu'il les a écrits s'il n'avait été en même temps, et peut-être d'abord ce géomètre, cet algébriste, ce constructeur de « systèmes de rapports » et d'équivalences que j'ai tenté de reconstruire.

Copyright © 1987 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean Rousset, *Albert Thibaudet. La passion des ressemblances* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1987. Disponible sur : < www.arlfb.be >